

La fabrique des surdoués

JÉRÔME PELLISSIER

La fabrique des surdoués

Dangers et impostures
du marché de l'intelligence

DUNOD

Du même auteur

Ces troubles qui nous troublent (Érès, 2010, 2019)
Humanitude, avec Y. Gineste (Armand Colin, 2007, Dunod, 2019)
Jardins thérapeutiques et hortithérapie (Dunod, 2017)
Rallumer tous les soleils (Éd. de l'Amandier, 2014)
Le temps ne fait rien à l'affaire (Éd. de l'Aube, 2012)
La guerre des âges (Armand Colin, 2007)
La nuit, tous les vieux sont gris (Bibliophane, 2003)
Les insensés (J. Losfeld-Gallimard, 2002)

Pour contacter l'auteur:
www.jerpel.fr

Illustration de couverture:
shutterstock @okili77
Conception graphique de la couverture:
Pierre-André Gualino
Maquette intérieure et composition:
PCA

© Dunod, 2021
11 rue Paul-Bert, 92240 Malakoff
www.dunod.com
ISBN 978-2-10-082952-1

Je remercie François Bachelot, éditeur de cet ouvrage,
pour l'avoir activement guidé jusqu'à sa forme actuelle.

*Ce livre est dédié à toutes les sources et à toutes les personnes
qui l'ont aidé à naître, qui l'ont nourri et fait grandir,
et tout particulièrement à Ulysse, Jessica, Béatrice et Manon.*

Sommaire

Introduction	13
--------------------	----

PARTIE 1

L'industrie du QI

1. Mesurer l'intelligence	21
2. La fabrique des tests	37
3. Tester... plus ou moins bien	49
4. Prudences	83

PARTIE 2

Des zèbres et des ânes

5. Foire lexicale	99
6. Qui sont ces personnes QI130+?	105
7. La fabrique des « surdoués »	119

PARTIE 3

Où mène la « psychologie-surdoués » ?

8. Vers une autre psychologie?	149
9. Les recettes de la psychologie-surdoués	153
10. Le « diagnostic surdoué » : de la reconnaissance à la stigmatisation	171

PARTIE 4

L'intelligence manipulée

11. Sélections biologiques et sociales	195
12. Questions d'intelligences et questions de société	201
13. Enfants précoces et entourages pressés	207
Ouverture	213
Bibliographie	227
Notes	233

À propos des choix d'écriture

Comme les éditions Dunod ne souhaitent pas, pour des raisons de fluidité de lecture, l'usage des points médians et de certains néologismes propres à l'écriture inclusive, et que je ne souhaite pas user classiquement du masculin comme un genre dit « neutre » ou « universel », j'ai dû procéder à quelques choix. Certains étant potentiellement maladroits, j'espère qu'ils ne blesseront personne.

J'ai utilisé autant que possible des mots épïcènes (personnes, individus, etc.). J'ai souvent dédoublé les noms et les pronoms (celles et ceux ; lectrices et lecteurs...).

J'ai appliqué la règle de proximité pour les accords (« les lecteurs et lectrices intéressées »).

J'ai également choisi, dans de nombreuses situations, d'utiliser parfois le féminin, parfois le masculin (une ou un enfant, une ou un psychologue, etc.). Les deux font ici office d'« universel ». Quand je parle par exemple des enseignantes, cela concerne donc aussi les enseignants, et inversement.

Pour éviter tout malentendu : quand une situation concerne particulièrement un genre spécifique ou défini, et des personnes ou une personne appartenant à un genre spécifique ou défini, je le précise toujours.

Enfin, j'ai choisi de systématiquement laisser « le surdoué » et « les surdoués » au masculin et entre guillemets, puisque je n'emploie ces termes qu'en référence à l'usage qui en est fait par la littérature psy consacrée au sujet, qui les emploie toujours ainsi. J'aborderai d'ailleurs à plusieurs reprises les possibles raisons d'une telle absence des « surdouées ».

Introduction

« Il n'y a que mon chien qui est normal avec moi. »

J'ai entendu cette phrase deux fois, quasiment mot à mot identique, dans ma vie professionnelle: la première fois, elle était dite par un monsieur atteint de la maladie d'Alzheimer et dont le diagnostic avait été révélé à tout son entourage. La seconde, par un enfant que tout le monde jugeait « hyperintelligent » à la suite d'un diagnostic de « haut-QI ».

La première fois, je n'ai pas été étonné. Cela faisait plusieurs années que je travaillais avec des personnes atteintes de cette maladie, et je savais que ces personnes, hypersensibles, hyperintelligentes émotionnellement et relationnellement, habitant dans des mémoires et des espaces psychiques qui obéissent à d'autres lois que les nôtres, souffrent surtout de vivre au milieu de nos incapacités à les y rejoindre. Je savais que les animaux autres qu'humains, ceux-là que Descartes considérait comme des machines, sont capables, eux, d'entrer en communication et en relation avec des humains qui ne sont pas comme Descartes.

La seconde fois, j'ai été surpris. Sans doute parce que cet enfant ne semblait pas en souffrance, que ses parents disaient mieux le comprendre depuis qu'il avait eu ce « diagnostic de surdoué » et dressaient de la situation un tableau plutôt paisible, où à l'école comme en famille rien ne paraissait troublé.

Je voyais bien des points communs: dans les deux cas, notamment, nul n'avait demandé leur avis aux personnes concernées, et nul ne s'était demandé comment elles ressentaient la manière dont on les regardait, dont on les disait. Je ne comprenais pas en revanche comment ce qui semblait à première vue, pour cet enfant, une forme de reconnaissance de sa singularité, pouvait créer tant de souffrance.

Car il souffrait – pas avec son chien, mais avec les humains de son entourage. Y compris avec sa sœur, dont les parents dirent ce jour-là qu'elle avait été testée aussi et qu'elle, elle était « normale ». Tellement « normale », d'ailleurs, que ce jour-là, je n'ai pas entendu sa voix.

Souvent, pour les situations humaines comme pour les arbres ou les oiseaux, il suffit qu'on commence à les connaître un peu, à les reconnaître, pour qu'on les voie de plus en plus et de mieux en mieux. S'ensuivirent donc des lectures, des recherches, et de nombreuses discussions, en contexte psychothérapeutique ou non, avec des personnes en souffrances avec leurs intelligences. En souffrances : parce que marquées par des discours, des jugements, des chiffres ayant affirmé qu'elles n'étaient pas assez intelligentes, ou qu'elles l'étaient trop – pour grandir, pour réussir à l'école, pour être heureuses, pour se sentir bien dans leur famille, dans leur milieu, pour ne plus se sentir en décalage avec les autres.

J'ai alors voulu en savoir plus, notamment sur la manière dont la psychologie s'était intéressée – et surtout désintéressée – de la question de l'intelligence, et de possibles intelligences et sensibilités atypiques. J'ai voulu comprendre l'univers de la psychométrie, cette discipline qui affirme pouvoir « mesurer l'intelligence », et j'ai découvert, déguisée en science, une industrie, et sous la mesure, une imposture. Une imposture qui blesse, sa principale fonction étant de rappeler au plus grand nombre de ceux qui passent entre ses mains que c'est leur « degré d'intelligence » qui ne leur permet pas d'occuper une autre place que celle qu'on leur a attribuée.

Je me suis également intéressé aux travaux et écrits de cette nouvelle branche de la psychologie, qui n'existait qu'à peine au xx^e siècle, consacrée aux personnes dites « surdouées ». Il m'est arrivé alors ce qui est arrivé à la majorité des personnes concernées par ces questions quand elles se retrouvent dans cet univers-là : d'abord la découverte, avec espoir, plaisir et intérêt – enfin des psychologues s'intéressent à des formes d'intelligences-sensibilités atypiques, enfin des adultes et des enfants se sentant en questionnements, en difficultés, dans ces dimensions-là, sont entendus – puis la déception : parce que cette psychologie-là parle de « l'intelligence » au singulier, et d'une

«intelligence» bien peu singulière, parce qu'elle nous parle de *notre* «intelligence» mais que ce n'est donc toujours pas *nous* qui en parlons, parce que la reconnaissance des atypismes est suivie le plus souvent par des préceptes normalisants et des pratiques stigmatisantes, et parce que les phénomènes d'étiquetage – enfants zèbres ou enfants ânes – provoquent autant, voire plus, de souffrances que de soulagement. Au point qu'actuellement, quand on écoute de nombreux enfants et adultes concernés, de nombreux enseignants, parents, psychologues hors psychométrie, on est surtout frappé par les malentendus et les effets secondaires provoqués par les discours dominants sur le «surdon» et sur les personnes «surdouées» – celles dites «*trop intelligentes*».

Il existe en effet désormais une forme de psychologie-surdoués bien établie, assez médiatique, qui constitue pour les personnes en questionnement la grande autoroute – difficile de ne pas la voir et l'emprunter quand on commence un voyage sur ces sujets-là.

J'ai souhaité écrire ce livre pour proposer un parcours, critique, de cette autoroute. Pour expliquer ses dangers et ses pièges. Pour voir aussi tout ce qui ne peut y vivre bien : tout ce qui ne roule pas vite, bien isolé dans sa petite boîte, avec les moteurs psychométriquement validés. Pour, enfin, ouvrir. Car aux humains restés piétons, comme aux autres animaux, comme à moi et à mon fils, comme à toutes et tous nos semblables en sensible fragilité, qui ne peuvent rester sur les autoroutes sans s'y faire blesser ou tuer, je crois important de commencer à montrer, entre deux buissons qui bordent la bande d'arrêt d'urgence, là, de l'autre côté du grillage, quelques-uns des chemins qui emmènent, autrement, vers d'autres paysages, vers d'autres voyages. Ceux où quels que soient les chiffres, psychométriques ou scolaires, où quelles que soient les formes de nos intelligences-sensibilités, rien d'insurmontable n'empêche des enfants, des adultes et des chiens, singuliers, atypiques et anormés, d'être normaux les uns avec les autres.

PARTIE 1

L'industrie du QI

*Ou Quand le psychométricien
montre l'intelligence, le sage regarde
le psychométricien*

*Les notes sont numérotées et regroupées par chapitres en fin d'ouvrage.
Celles du chapitre 1 figurent en pages 233-234.*

Mesurer l'intelligence

« Les hommes ont toujours montré une forte tendance à croire que tout ce qui a reçu un nom doit être une entité ou un être ayant une existence propre. »

John Stuart Mill

MESURER UNE INCONNUE

L'expérience a été réalisée plusieurs fois: demander à un panel de psychologues – y compris spécialistes de ce domaine de recherche – leur définition de l'intelligence. Résultat: aucune définition commune¹; et aucun des quelques attributs (comprendre; apprendre; raisonner; résoudre...) souvent retrouvés n'apparaît dans plus de la moitié des réponses.

Ce n'est pourtant pas faute de familiarité. L'intelligence est partout. C'est bien sa nature particulière chez les humains qui est censée les distinguer des autres animaux, c'est bien sa prise en compte, à travers l'éducation, l'instruction, l'organisation même du travail, qui est censée présider à nos sociétés. Nos méritocraties sont, théoriquement, des sociétés guidées par les plus intellectuellement aptes à le faire. Nos civilisations du progrès illustrent, théoriquement, les progrès de l'intelligence humaine...

Au quotidien, nous ne cessons d'y référer, ne serait-ce qu'à travers les jugements que nous portons sur l'intelligence des autres. Mais s'il nous est très facile de dire que telle personne en manque, facile de dire que telle autre en possède une brillante, il nous est quasiment impossible de la définir. On pourrait dire de l'intelligence ce que Saint-Augustin disait du temps: « Qu'est-ce donc que l'intelligence? Si personne ne me le demande, je le sais; si je cherche à l'expliquer à celui qui m'interroge, je ne le sais plus. »

Si notre ignorance nous fait côtoyer Saint-Augustin, la réalité de nos prétentions, nous allons le voir, va nous rapprocher dangereusement des Shadoks, qui affirmeraient volontiers: « *moins on pense, plus on compte* »; donc moins on sait ce qu'est l'intelligence, plus il faut la mesurer.

ÉVALUER OU MESURER? LA LEÇON D'ALFRED BINET

Comment en est-on arrivé à cette pratique désormais fréquente: un psychologue donnant à une personne, au point près, son niveau chiffré d'une faculté dont on ignore pourtant toujours presque tout?

Pour répondre, un saut historique est indispensable. Au moins jusqu'au début du xx^e siècle. En 1904, quand le ministère de l'Instruction demande à Alfred Binet de concevoir une manière de repérer les élèves en grandes difficultés scolaires – alors qualifiés de « débilés » –, ce psychologue sait surtout, au sujet de l'intelligence, qu'il ne sait pas grand-chose. Il ne croit déjà plus à ce à quoi il croyait, comme presque toute l'intelligentsia occidentale, dans les années 1880: que l'intelligence est affaire de taille (du crâne) et de poids (du cerveau).

Peu importe pour Binet de n'avoir pas trop de certitudes sur ce qu'est l'intelligence: l'essentiel serait de parvenir à l'évaluer suffisamment pour repérer quels enfants ont besoin d'un enseignement particulier. Car Binet, qui pense que l'intelligence est *éducable*, voit là le moyen de sortir lesdits « débilés » des mains de la médecine, qui les maltraite plus qu'elle ne les comprend et les laisse en manque d'instruction.

S'ensuit la construction, très empirique, avec des épreuves activant toutes sortes de capacités différentes (depuis le dessin d'un carré jusqu'à des comparaisons esthétiques entre des visages, en passant par du vocabulaire, des questions portant sur la mesure du temps, sur des raisonnements moraux, etc.), d'une *échelle métrique de l'intelligence*, qui paraît en 1905. Une échelle qui ne cherche pas à quantifier l'intelligence; qui est établie avec des épreuves différentes selon les âges des enfants; qui considère comme intelligence *normale* celle qui réalise correctement ce que réalise au moins la moitié des enfants du même âge.

Ces précisions sont importantes. Elles permettent de bien distinguer les convictions de Binet de celles de ses «successeurs». Pour lui, très clairement :

– Le test n'est qu'un outil, un instrument d'observation de l'essentiel: «l'intelligence en activité» de l'enfant. Les chiffres, pratiques pour synthétiser les observations, «ne sont pas des chiffres de mensuration²».

– L'instrument est mathématiquement imprécis et statistiquement fragile – très loin de la précision et de la complexité des opérations mathématiques des tests actuels. Ce n'est pas grave, car l'essentiel est que le test soit parfaitement maîtrisé et ajustable par les personnes qui l'utilisent, ce qui est désormais rarement le cas.

– Enfin, les épreuves ne sont pas les mêmes selon les âges. Binet a l'intuition que les constituants de l'intelligence sont différents et fonctionnent différemment selon les âges, et que les tester identiquement serait une erreur – que commettra et commet toujours l'industrie du QI, qui propose des tests soumettant tous les enfants, puis tous les adultes, aux mêmes épreuves.

SOUS LES TESTS, LES CROYANCES

Binet s'était assez aisément défait de presque toutes les croyances jadis associées à la taille des crânes et au poids des cerveaux. Ce ne sera pas le cas de ses «successeurs» – en Angleterre et aux États-Unis

essentiellement –, qui imprégneront de leurs croyances la psychométrie et ses tests.

Ces hommes – Lewis Terman, Cyril Burt, Charles Spearman, Robert Yerkes, etc. – qui vont, après Binet, donner aux tests d'intelligence leur forme dominante et, aux États-Unis, accroître leur emprise sur la politique et sur à peu près tous les domaines (scolaire, militaire, professionnel) de la vie des gens, partagent un premier credo touchant à la distribution de l'intelligence au sein de l'espèce humaine. Une distribution qu'ils estiment *naturelle* et qui justifie les hiérarchies raciales et sociales : au plus bas, les femmes des « sauvages », au plus haut, après avoir suivi une progression de « race » en « race » et de classe en classe, les grands bourgeois blancs.

Croyances meurtrières

Comme le rappelle Stephen J. Gould dans *La Mal-mesure de l'Homme*, certains de ces universitaires mirent les tests d'intelligence au service de pratiques qui empêchèrent des millions d'individus d'accéder à certains métiers, de poursuivre des études, de vivre dans certains endroits. Pire : tout au long du siècle dernier, ces tests furent utilisés pour justifier « scientifiquement » de considérer des personnes, des populations, comme « intellectuellement inférieures » et légitimer ainsi un ensemble de pratiques destructrices (refus d'accueil de réfugiés en danger ; stérilisations ; enfermements ; utilisations comme cobayes d'expériences médicales ; etc.)³.

Bien qu'absolument incapables de définir l'intelligence, ces hommes possèdent sur elle un certain nombre de solides certitudes :

– En premier lieu, il s'agit d'une entité unique et uniforme, purement individuelle (un jour, on la localisera précisément dans le cerveau !), héréditaire (donnée à la naissance) et stable (jusqu'à la fin de la vie, et quelle que soit ladite vie, l'environnement, etc.) – la seule limite à cette stabilité étant l'effet du vieillissement, qui a semblable effet sur elle que sur, par exemple, les os : donc elle décline au fur et à mesure que l'individu vieillit.

– Ensuite, cette entité est objectivement quantifiable. Après tout, on peut bien mesurer la puissance du moteur d'une voiture sans conducteur montée sur un pont de garage. Qu'importe dès lors ce qui

importait avant tout pour Binet : observer comment chaque personne conduit la voiture dont elle dispose sur le terrain où elles circulent.

LA GRANDE AMPUTÉE : L'INTELLIGENCE À TESTS

Les « successeurs » de Binet n'en sont donc pas : le fossé qui les sépare devient vite irréductible. Pour le psychologue français, l'ignorance de ce qu'est l'intelligence conduit à la modestie, à l'empirisme et au pragmatisme : faute de savoir, il faut *observer*, et observer l'intelligence lorsqu'elle est confrontée à un éventail d'épreuves suffisamment variées pour s'assurer d'en saisir le plus d'aspects possible.

Chez ceux qui vont faire des tests une industrie, en revanche, dominant les certitudes permettant de fabriquer et commercialiser un instrument de mesure d'une quantité d'intelligence. Désormais, l'intelligence de chaque individu peut être calculée puis traduite en une grandeur numérique unidimensionnelle. Les individus peuvent être représentés et comparés les uns aux autres à partir de ces chiffres.

Pour l'intelligence, la messe est dite. En décidant ainsi d'appliquer des logiques quantifiantes et mathématiques à une faculté psychique, ces hommes lançaient le processus qui allait réduire cette faculté à des éléments quantifiables.

Des intelligences à l'intelligence-QI

Il faudrait un livre entier pour lister, même synthétiquement, tout ce qui, dans la vie spirituelle, mentale, intellectuelle d'un humain n'est ni quantifiable ni mesurable – et a donc été éliminé par la psychométrie et ses tests. Je n'évoquerai donc ici que les plus sidérantes absences, en les reliant, pour ne pas trop dériver, aux travaux de Howard Gardner sur les intelligences multiples⁴, qui se situent dans le même grand champ disciplinaire (celui de la psychologie cognitive) que la psychométrie.

– Honneur à la reine des absentes : la *curiosité*. La capacité à poser des questions, l'envie de découvrir, d'explorer, d'approfondir, de sauter de lien en lien... ne font pas partie de l'intelligence telle que la

conçoit et la teste la psychométrie. Ici, il n'y a pas de pourquoi – il n'y a que des réponses à des questions dont les réponses sont connues. Ici, on peut avoir un très haut QI, comme sortir major d'une grande école, en étant totalement incurieux.

– Absente de l'intelligence-QI, la capacité à *se* poser des questions. Associée à l'intelligence depuis que l'humain pense, enterrée par les psychométriciens du xx^e siècle: cette inquantifiable capacité, que Gardner nomme *intelligence existentielle*, à se confronter mentalement aux « caractéristiques existentielles de la condition humaine (telles que la signification de la vie, la signification de la mort, le destin ultime des mondes physique et psychologique et des expériences aussi profondes que l'amour d'une autre personne ou l'immersion totale dans une œuvre d'art) ». Un individu peut être mesuré comme « surdoué » en ayant totalement fermé son esprit à toutes ces dimensions.

– Il peut l'être également en ayant fermé son esprit à tout regard, à toute réflexion, à toute rêverie sur ce qui *en soi*, émotionnellement, se trame, se meut, bref, vit. Cette *intelligence intrapersonnelle* (intrapersonnelle), qui inclue nos capacités à (nous) comprendre, à réguler plus ou moins facilement les émotions et nos émotions.

– Plus globalement, c'est toute l'*intelligence émotionnelle* qui est ici absente. Nous ne cessons d'expérimenter que nos émotions – la curiosité, l'excitation, le plaisir, l'intérêt, la motivation, le désir, ou leur absence – forment cette sève qui anime ou endort nos intelligences, qui les rend vivantes ou comateuses. La psychométrie continue de l'ignorer.

– Absentes aussi, toutes les formes d'*intelligence pratique* et d'*intelligence corporelle*. Ce qui ne choque personne dans une culture qui n'a nul doute sur l'intelligence d'un intellectuel qui penserait et traiterait son corps comme une sorte de véhicule porte-cerveau à seulement maintenir efficace et silencieux. Qui n'a nul doute sur l'intelligence d'un académicien capable de vous parler de Kant pendant six heures mais incapable de jouer au ping-pong avec son enfant, de fabriquer une étagère ou de ne pas mourir de faim devant un champ de carottes. Il faut dire que dans le monde des psychométriciens qui ont lancé l'industrie du QI, il y avait des *gens* pour jouer avec les enfants, fabriquer les meubles, récolter et cuisiner les légumes – des *gens*

qui occupaient ces places-là parce qu'ils étaient censés précisément manquer d'intelligence! Et encore aujourd'hui, c'est une évidence dans de nombreux milieux qu'une polytechnicienne ou un énarque est forcément plus intelligent qu'une footballeuse ou qu'un danseur.

– Dans le monde réel, un bébé seul, ça n'existe pas. Ses relations avec les autres humains sont la condition de son existence et de son développement. Dans le monde artificiel de l'industrie du QI, l'*intelligence interpersonnelle* (sociale, relationnelle) n'existe pas. L'esprit en relation avec les autres n'existe pas. Ici, il n'y a d'intelligence qu'individuelle. Ici, il est impensable, et impensé, que des enfants puissent, ensemble, être plus intelligentes que seules; que des intelligences humaines, ensemble, au sein d'un groupe, d'une famille, d'une communauté, puissent penser mieux que lorsqu'elles sont isolées. Ici, on peut donc prétendre mesurer l'intelligence en la séparant des autres humains et ignorer totalement toutes les formes d'intelligence socialisée, coopérative, distribuée...

– L'*intelligence spatiale*: à ne pas réduire avec ce que mesurent les tests de QI – comme l'a réalisé ce monsieur, plusieurs fois perdu lors d'une course d'orientation en forêt, et qui en était resté abasourdi car des tests passés dans le cadre de ses activités professionnelles l'avaient repéré comme «doué de très bonnes aptitudes spatiales». Oui, on peut avoir 140 de QI et mourir perdu, et de faim et de froid, dans une forêt d'Europe de l'Ouest. Et inversement: il existe de nombreux enfants qui échouent aux épreuves d'aptitudes spatiales et retrouvent un itinéraire urbain une seule fois parcouru ou sont excellents en constructions de Lego ou de Meccano.

– Ce qui nous amène à une autre grande absente, absente de la psychométrie car quasiment absente de toute notre culture, et qu'on pourrait qualifier, en lien avec certains travaux d'écopsychologie, d'*intelligence écologique*. Elle nous parlerait de la capacité des humains à penser, se situer dans, interagir avec la nature, dont ils sont des éléments. Une intelligence de la manière de comprendre, d'utiliser, de protéger et de prendre soin de leur milieu, entre autres pour qu'il les protège et prenne soin d'eux.

– Une telle intelligence ne peut être pensée par la psychométrie, qui a dès le début éliminé toute prise en considération de l'intelligence *en activité dans* un environnement, qu'il soit naturel, social, économique ou politique, qui a dès le début ignoré toutes les formes possibles d'*intelligence du réel*, que ce réel soit celui du prendre soin, du travail, de l'éducation, du quotidien...

Je pourrais continuer longtemps la liste de tout ce dont il a fallu amputer nos esprits et nos intelligences pour arriver à l'intelligence-QI, à l'intelligence des tests. Je n'ai même pas évoqué toutes celles explorées par H. Gardner – il manque ici par exemple l'intelligence musicale –, ni tous ces « processus mentaux supérieurs » que Binet ne séparait pas de l'intelligence : l'imagination, la créativité, le sentiment esthétique, le sentiment moral... Quelques mots seulement au sujet de deux absences particulièrement stupéfiantes :

– *La créativité*. La psychologie cognitive et l'industrie du QI ont décidé d'amputer l'intelligence de la créativité⁵ – entendons par là synthétiquement la capacité à réfléchir ou créer de manière inédite, à être capable de décaler et de décadrer la pensée, à faire preuve de souplesse et de flexibilité mentale, à trouver des solutions nouvelles à des problèmes nouveaux (ou anciens), à créer des liens inédits entre les pensées, les êtres, les choses, etc.

C'est pourtant là l'une des spécificités de l'intelligence humaine, peu douée pour les calculs quantitatifs, par exemple (le moindre programme, même pas estampillé IA, fait mieux que des génies mathématiques pour traiter correctement des millions de calculs ou problèmes logiques tels qu'on les trouve dans les tests de QI), que d'être en revanche la plus adaptative, créatrice et flexible possible : conditions pour comprendre et s'ajuster à des environnements, des sociétés, des conditions de vie susceptibles d'être très différentes les unes des autres. Conditions pour poser et résoudre des problèmes de manière non programmée, voire parfois de manière contraire à ce qui était prévu, attendu, etc.⁶ Ce que les plus pointues des IA – ou les plus cultivés des cerveaux technocratiques – ne font pas mieux qu'un tout jeune humain.

– Une autre grande absente, aussi impossible à quantifier que peu compatible (peu corrélée) avec la vision dominante de l'intelligence (scolaire) et avec ce qu'on utilise pour la valider (devenirs scolaires et professionnels) : l'*autonomie*.

Voilà encore une faculté qui est, comme la créativité, au cœur même de l'intelligence humaine, et dont l'enjeu n'est rien moins que le développement de la singularité. Son ignorance est ici encore à la fois reflet d'une certaine doctrine psychologique, pour laquelle l'autonomie ne fait pas partie de la liste des *composants* du *système de traitement de l'information* qu'est l'intelligence, et d'une certaine culture : nul besoin d'aller jusqu'à citer des ministres de l'Éducation du XIX^e siècle (« L'autonomie des fonctionnaires a un nom, elle s'appelle l'anarchie. ») pour reconnaître que c'est quasiment dans tous les milieux, académiques comme professionnels, que l'autonomie est une valeur que l'on ne cherche à cultiver que chez ceux qui sont chargés de restreindre son développement chez les autres. Dans le monde du QI, en tout cas, si l'intelligence testée pense exactement comme on lui a dit de penser – là où on lui a dit de penser, sans même savoir s'il y a un « *je* » dans ce qui pense ainsi et là –, ça ne pose absolument pas de souci. Ici, tout est fait pour que les enfants testés, et les psychologues qui les testent, comme à l'école les enfants éduqués et les enseignantes qui les éduquent, soient tous et toutes aussi peu autonomes et singulières que possible.

Que reste-t-il ?

Quand notre culture nous apprend Descartes et son « *je pense donc je suis* », elle oublie donc de préciser, exactement comme la psychométrie oublie de le préciser quand elle nous attire vers ses tests, qu'il faut en réalité entendre précisément par-là : « Je pense – sans mon corps, sans mon cœur, sans mes proches, sans l'argent, sans le monde, hors nature, hors sol, hors travail, hors cité... – donc je suis. » Il faut avouer que dit comme ça, le « donc » soudain paraît plus fragile !

Remarquons, en passant, qu'on comprend mieux aussi pourquoi l'intelligence-QI, l'intelligence à tests, est bien corrélée à l'intelligence que l'école demande et cultive : « Je travaille – sans

mon corps, sans mon cœur, sans mes proches, sans l'argent, sans le monde, hors nature, hors sol, hors cité... – donc je suis élève.» Toutes les grandes absentes de l'intelligence-QI sont aussi les grandes absentes de l'école. On peut être premier de la classe, ou major de l'ENA, comme surdoué du QI, en étant ainsi totalement amputé de presque toutes ses intelligences.

Il reste alors l'esprit *sans* la conscience. Il reste alors l'efficiace mécanique, cognitive, de ce «*je pense*»-là amputé de tout, qui est mesurée par les tests de QI. Cette «intelligence» qui regroupe celles que Gardner nomme *intelligence verbale-linguistique* et *intelligence logico-mathématique*.

Et encore : c'est verbal à condition d'avoir enlevé du verbal toute forme de «*je*». Les tests de QI mathématisent le plus possible le langage verbal, et ne mesurent pas la manière dont on habite la langue, dont elle est la sève même de notre rapport poétique et singulier au monde. Le rapport poétique au monde est l'exact opposé du rapport psychométrique au monde : *le cancre* (de Prévert) est *l'idiot* de la psychométrie.

Il reste donc une forme d'intelligence analytique, axée sur la mémoire, sur la vitesse de traitement et sur des mécanismes abstraits (*opérations* avec des mots, nombres, cubes, suites de figures, propositions logiques, et non *réflexions* sur des idées, en lien avec d'autres, avec soi, etc.). Bref, il reste de l'esprit d'une personne à peu près ce qu'il reste de la vie d'une grenouille qu'un biologiste dissèque pour mesurer l'activité électrique de ses nerfs.

Ici encore, la psychométrie ne s'intéresse qu'à un quelque chose que de très nombreuses psychologues, depuis des décennies maintenant, jugent hyperréducteur. Ici encore, elle est en décalage également avec l'ensemble de ce que les sciences et les sciences humaines, depuis quelques décennies, disent de la complexité de l'être humain, confirmant notamment que l'intelligence ne peut pas exister au singulier, qu'elle ne peut qu'être plurielle. Que l'ensemble ressemble plus à un archipel ou à un mobile géant (chaque capacité, chaque intelligence, apte à modifier sa position en fonction de celle des autres et en fonction du vent, du mouvement de l'ensemble et de chacune

de ses parties), voire à un système quantique⁷, qu'à l'organigramme hiérarchique d'une université états-unienne des années 1930 ou qu'au schéma fonctionnel d'un ordinateur⁸.

Comment ne pas trouver également surprenant, pour ne pas dire assez affligeant, qu'à l'heure où les travaux se multiplient qui confirment que nos facultés-entités classiques – l'attention, la mémoire, la perception, etc. – sont très arbitraires, et qu'elles sont plus multiples que prévu (la mémoire ne veut rien dire: il existe des processus mnésiques nombreux, et des formes et des natures de mémoires différentes; l'attention est probablement constituée de plusieurs aptitudes distinctes...), l'industrie du QI en reste encore sur la croyance en une entité «intelligence» aussi grossière que monolithique.

NAISSANCE D'UNE INDUSTRIE

Éliminer toutes les intelligences ici évoquées permet également à la psychométrie d'améliorer la cohérence de ses tests, qui ne sauraient montrer que quelqu'un est intelligent *et* ne l'est pas selon ce à quoi ses intelligences sont confrontées. Le but est de ne conserver que des aptitudes qui, lorsqu'on les mesure, montrent entre elles de bonnes corrélations.

Exemple: la plupart des personnes qui réussissent des tâches de calcul et raisonnement mathématiques réussissent plutôt aussi des tâches de logique et raisonnement verbaux. En revanche, les personnes qui réussissent bien les épreuves de mémoire de travail ne sont pas forcément performantes aux épreuves testant la créativité. De même que les personnes qui réussissent des tâches mesurant des capacités émotionnelles (introspection, empathie-compréhension des émotions des autres, etc.) ou des capacités pratiques ne réussissent pas forcément les tâches de calcul mathématique⁹. Donc on ne retient pas dans les tests tout ce qui concerne la créativité, l'empathie, l'intelligence pratique, etc.

Une fois sélectionnées des aptitudes assez ou très corrélées entre elles, il est possible de s'appuyer statistiquement sur leurs corrélations pour confirmer l'existence d'un facteur général (souvent appelé

*facteur g*¹⁰), qu'on trouve bien dans chacune de ces aptitudes: et voilà... l'Intelligence!

Ce facteur général, dont on n'a jamais vraiment su s'il existait (pendant près d'un siècle, environ autant d'études qui le trouvent que d'études qui ne le trouvent pas), dont de sérieux chercheurs affirmaient qu'il était surtout un artefact (la représentation mathématique de calculs de corrélations), est depuis peu encore plus mis en doute.

Mais il est tellement pratique. Il permet de dire qu'il existe certes des aptitudes spécifiques (certaines plus verbales, d'autres plus visuelles, certaines qui concernent la mémoire plus que le raisonnement, etc.) mais que le *facteur g* se retrouve dans toutes ses aptitudes. Il permet de laisser penser qu'on reconnaît une forme de complexité et de multidimensionalité de l'intelligence tout en la simplifiant aussitôt à nouveau, le *facteur g* venant confirmer qu'elle est en réalité bien unidimensionnelle.

Il permet d'expliquer facilement toutes les corrélations – si vous avez une bonne mémoire de travail et une bonne intelligence verbale, c'est que le *facteur g* est dans les deux – et de n'être pas trop regardant sur les différents sous-tests ou les différents tests: puisqu'ils ne testent tous que des aptitudes où il y a du *facteur g*, ils testent tous l'intelligence!

Puisque ce *facteur g* est finalement partout, on peut même, comme certains le proposent, simplifier les tests, réduire les contraintes (conséquentes financièrement) liées à leur durée et à leur passation, et prétendre mesurer en quelques minutes, avec quelques petites tâches de logique, l'intelligence d'un humain. Ou d'une souris ou d'un chien, puisque les adeptes du *facteur g* l'estiment universel, et établissent donc des classements des races canines en fonction du QI comme des classements des populations humaines.

De toutes nos intelligences, il ne reste donc plus grand-chose. Mais ce pas grand-chose peut donc être déclaré universel, et mesuré de manière industrielle. Les tests dominants peuvent alors ainsi:

- donner un chiffre quantifiant précisément sa mesure; bref, comme le redoutait Binet, « vomir votre poids imprimé sur un ticket¹¹ »;

- être simplifiés: Lewis Terman (importateur du Binet aux États-Unis) les transforme de telle manière que la nécessité d'un «examen lent et minutieux» (A. Binet) est remplacée par quelques dizaines de questions et tâches réalisables en quelques dizaines de minutes;
- être pratiqués à très grande échelle. Plus besoin d'une situation d'observation, de rencontre entre deux personnes. Des individus par centaines peuvent être testés d'un coup (comme le seront aux États-Unis toutes les recrues de l'armée à partir de la Première Guerre mondiale, comme le seront en Angleterre des millions d'enfants, avec le test *Eleven+*, à partir de 1944).

Comme toutes les disciplines cherchant à *faire science* et à utiliser les langages scientifiques pour se rendre opaques au commun des mortels, la psychométrie a ensuite saturé la réflexion sur l'intelligence de problématiques mathématiques et statistiques. Elles ont produit tellement de fumée qu'on finit par ne plus percevoir l'impressionnant tour de passe-passe que cette discipline a réalisé en quelques décennies.

Rappelons-en les trois étapes. La première, de réduction: en éliminant tout ce qui ne corrèle pas bien aux aptitudes testées (et notamment la conscience et toutes les formes d'intelligences affective, relationnelle, sociale, artistique, philosophique, pratique, corporelle, etc.), ils finissent par ne tester qu'une seule petite forme d'intelligence, la logique (la «scolaire», celle que les Anglo-Saxons nomment *academic*). La deuxième, c'est l'incroyable «découverte» du *facteur g*, qui en effet peut désormais apparaître: car s'il n'y a pas de facteur commun à toutes les formes d'intelligences ou à toutes les aptitudes mentales que l'on pourrait tester, il y en a bien un entre toutes... les *seules* aptitudes que l'on a conservées pour constituer les tests de QI. Dernière étape, de gonflement et d'universalisation du petit: puisque ce *facteur g* est dans toutes les épreuves, ça montre bien qu'il est partout, qu'il est général et que les tests ne testent pas une seule forme d'intelligence mais... l'Intelligence!

Comme si la neurologie amputait une personne de tout, ne gardait qu'un cortex cérébral trempant dans son bocal de formol, et déclarait alors: voici l'humain! Ce que la neurologie n'avait presque jamais osé faire avec l'humain, la psychométrie l'a donc accompli avec l'esprit.

Il ne restera plus qu'à valider le résultat de ce tour de magie par le recours à un argument « imparable » : les tests mesurent bien l'intelligence puisqu'ils sont assez bien corrélés à la scolarité – laquelle dépend de l'intelligence, nul n'oserait quand même en douter ! (Nous en douterons ensemble un peu plus loin.)

LES CROYANCES FONT LES TESTS QUI VALIDENT LES CROYANCES

Et les tests, ensuite, modèlent des croyances et une conception de l'intelligence compatibles avec ce qu'ils mesurent. La fameuse boutade attribuée à Binet – « L'intelligence ? C'est ce que mesure mon test » – est devenue une réalité au fur et à mesure du développement des tests à grande échelle.

L'industrie du QI oscille toujours entre ces deux mouvements : fabriquer des tests qui valident les croyances sur l'intelligence ; éliminer des croyances sur l'intelligence ce que les tests ignorent.

Illustration du premier mouvement, avec la question de la stabilité de l'intelligence. Le credo des psychométriciens du xx^e siècle : l'intelligence est stable, puisqu'elle est héréditaire, reçue à la naissance pour la vie. Les tests, pour ne pas risquer de mettre à mal cette croyance, devront donc :

- se désintéresser des questions de familiarité, d'apprentissage, de culture, etc. Il suffit que des personnes n'aient pas déjà passé le test pour qu'on considère qu'elles arrivent à égalité, leur « intelligence pure » prête à être mesurée (celle par exemple de deux jeunes hommes de 25 ans, l'un tout juste sorti de polytechnique, l'autre déjà maçon depuis onze ans) ;
- mesurer une seule fois. Une seule fois suffit en effet puisque, d'après les concepteurs de ces tests, l'intelligence étant stable, si le même sujet repassait le même test à une autre période, il obtiendrait le même résultat...

On aurait tort de sourire en trouvant que ces partisans d'une sorte de prédestination intellectuelle finissent par dessiner un modèle plus proche des histoires de fées et de sorcières qui se penchent sur les berceaux que de ce qui s'observe dans les laboratoires de psychologie

situés plus loin de Disneyland. Nous verrons que cette conception, qui s'impose implicitement à travers l'industrie des tests, fait des dégâts bien réels. Elle est notamment responsable des souffrances de personnes étiquetées ainsi, en une fois, à vie.

Illustration du deuxième mouvement, avec la question des liens entre intelligence et âges. De Binet à aujourd'hui, les psychologues ont toujours tenu compte de la comparaison entre les résultats d'un enfant et ceux des autres enfants du même âge. C'est évidemment indispensable pour ne plus voir l'enfance comme un passage progressif de la bêtise à l'intelligence, et ne pas considérer qu'une enfant de 5 ans serait moins intelligente qu'une enfant de 15 ans.

Mais entre Binet et ses successeurs états-uniens, il existe une différence majeure : pour Binet, « l'enfant ne diffère pas seulement de l'adulte en degré, en quantité, mais par la forme même de son intelligence ». D'où la nécessité de chercher à comprendre ces « formes enfantines » et d'établir donc des *épreuves différentes selon les différents âges*.

Or concevoir des tests différents selon les âges de la vie aurait rendu beaucoup trop hasardeux le développement industriel des tests de QI. D'où la nécessité de considérer l'intelligence comme de même nature, de fonctionnement semblable, quel que soit l'âge, et de proposer un même test, avec les mêmes épreuves, pour tous les « enfants » de 6 à 17 ans (!), et un pour tous les adultes de 17 à 79 ans.

Les psychométriciens imposeront donc longtemps cette vision très classique d'une intelligence *qualitativement* identique tout au long de la vie, que l'enfant développe en grandissant, qui culmine autour de 20-25 ans, puis qui décroît ensuite lentement jusqu'à la vieillesse. Wechsler indique d'ailleurs, dans son principal livre¹², que le destin de l'intelligence est comparable à celui de la capacité pulmonaire.

Il faudra attendre le XXI^e siècle pour que quelques chercheurs commencent à revenir sur les liens entre intelligence et expérience-expertise, entre intelligence et âges de la vie, et à rompre avec les anciens credo. Si tout va bien, ils parviendront un jour à réaliser ce dont témoignent de nombreuses personnes : qu'il est tout à fait possible de diversifier, de développer et d'approfondir ses intelligences tout au long de sa vie.